



La collection CEPESS

ANALYSE :

Intervention de Jean-François KAHN

**Remettre l'homme au centre,
une alternative humaniste**

Octobre 2010



cepass
regards sur la société



CULTURE
ÉDUCATION PERMANENTE

Avec le soutien du Ministère de la Communauté française

Editeurs responsables:

Eric PONCIN,

Centre Permanent pour la Citoyenneté et la Participation

En collaboration avec :

Laurent de BRIEY,

Centre d'Etudes Politiques, Economiques et Sociales

Rue des Deux Eglises, 45

1000 Bruxelles

Tél. : 02/238 01 00

Fax : 02/238 01 18

PRÉSENTATION

Le 7 mars 2010, lors d'un congrès intitulé « Planète Humaniste », Jean-François Kahn nous a fait part de sa vision – critique - de la société contemporaine, centrée sur l'économie. Il a plaidé en faveur d'une alternative humaniste, consistant à remettre l'homme au centre de la société. Il propose une révolution humaniste, qui ne soit non pas une rupture, mais une recomposition, une réorganisation des acquis actuels.

Le CPCP et le Cepess ont unis leurs efforts pour faire partager le plus largement possible le regard que porte Jean-François Kahn sur notre société. Le texte de la conférence a été adapté en vue d'une publication écrite par Laurent de Briey, Directeur du Cepess et chercheur associé au CPCP, tandis que le CPCP en assure la mise en page et la publication.

Jean-François Kahn est un journaliste, écrivain et homme politique français. Il fut tour à tour correspondant pour Paris Presse, éditorialiste sur Europe 1 et envoyé spécial pour Le Monde en Afrique du Nord. Il a également fondé l'hebdomadaire Marianne, qu'il dirige encore aujourd'hui. Sur le plan politique, il fut élu au Parlement européen sur la liste Modem en 2008, mais renonça à ce mandat au profit de la députée sortante. Auteur de nombreux ouvrages politiques (citons, entre autres, Esquisse d'une philosophie du mensonge, Tout change parce que rien ne change, De la révolution, Les Rebelles: celles et ceux qui ont dit non, Moi, l'autre et le loup, ou encore le plus récent Abécédaire malpensant), il est le fondateur, en 2009, du Crréa (Centre de réflexion et de recherche pour l'élaboration d'alternatives).

INTERVENTION DE JEAN-FRANÇOIS KAHN

REMETTRE L'HOMME AU CENTRE, UNE ALTERNATIVE HUMANISTE

INTRODUCTION

Il n'est plus possible aujourd'hui de penser que l'on pourra, demain, continuer comme hier.

Cela n'est plus possible, premièrement, parce que les gens ne sont plus les mêmes qu'hier. Il y a un an et demi, ceux qui l'ignoraient encore ont fait une découverte traumatisante. Ils avaient appris à l'école que l'économie consistait à inventer, à innover, à produire des marchandises, à les vendre, à les consommer, à gagner de l'argent, à investir cet argent, et que tout cela était basé sur du concret, sur du réel. Tout à coup, ils ont eu une révélation. Ils se sont aperçus qu'à côté de l'économie réelle, il y a une économie virtuelle, différente, dont on ne parle pas à l'école, une économie où il ne s'agit pas d'imaginer, de produire, de consommer des marchandises. L'économie virtuelle, c'est de l'argent qui produit de l'argent, qui surfe sur de l'argent, qui fait un saut de mouton sur de l'argent... Alors qu'ils n'avaient pas encore intégré cette réalité, on leur a fait part d'un « détail » supplémentaire : l'argent que brasse cette économie virtuelle est cinquante fois plus importante que l'argent que brasse l'économie réelle.

Ce traumatisme intellectuel, les gens ne sont pas prêts de l'oublier. C'est une découverte qui s'est profondément inscrite dans leurs réflexions et dont ils tireront des conséquences. Ils ont constaté que cette économie virtuelle pouvait provoquer une explosion financière, une crise qui est, dans son origine, aussi brutale, sinon plus brutale, que celle de 1929. Heureusement, les conséquences économiques et sociales de cette crise ont été, elles, beaucoup moins brutales que celles de 1929 parce

que nous avons pu tirer les leçons des crises précédentes. Cette fois les Etats ont réagi très vite alors que Roosevelt n'a été élu et pu mettre en œuvre son *New Deal* que trois ans après la crise de 1929.

Désormais, lorsque l'on discutera d'économie, on ne pourra plus se contenter de réciter, de décliner des dogmes et des discours stéréotypés. Les gens ont vu les mêmes personnes tenir, selon les contextes, des discours différents, qu'elles ne pensaient pas forcément, comme si elles se disaient : « Je suis là donc je dois dire ça, je suis là donc je dois dire ça, et je suis là donc je dois dire ça ». Subitement, ceux qui plaidaient pour que l'Etat ne s'occupe plus de l'économie, se sont mis à affirmer que les Etats, par leur mobilisation financière considérable, avaient quand même permis de sauver la situation. Ils ne sont plus crédibles.

Si la crise n'a pas (encore ?) conduit à un cataclysme, c'est parce qu'on a jeté dans la fournaise des liquidités considérables, alors qu'on n'aurait jamais pu imaginer, il y a trois ans, qu'il soit possible d'injecter dans le système des emprunts et des crédits qui représentent 50.000 milliards de dollars (dont 30.000 milliards de dollars simplement pour l'OCDE). Hélas, ces liquidités ont été injectées sans que le système financier soit profondément transformé. Or, injecter des masses considérables dans un système qui reste fondamentalement spéculatif, cela signifie offrir de la dynamite potentielle à la spéculation.

Tout le monde a appris dans les classes d'économie que quand les actions montent, les obligations baissent, tandis que quand les obligations montent, il y a une crise boursière qui fait monter le cours de l'or. Or, ici, à part l'immobilier, qui est en chute libre parce que c'est une des raisons de la crise, toutes les autres bulles se sont mises à gonfler simultanément, jusqu'au début de la crise grecque qui a fait resurgir la méfiance sur les marchés. Forcément, tellement d'argent a été injecté que pratiquement toutes les bulles sont capables de gonfler en même temps, au point qu'un pays comme la Chine est devenue une bulle en elle-même. A la bourse de Shanghai, par exemple, les actions sont valorisées 40 fois le profit attendu des entreprises. Les actions des deux usines automobiles chinoises sont même valorisées 50 à 60 fois plus que les profits attendus de ces entreprises. Aujourd'hui, vous avez donc des pays qui sont devenus en soi des bourses spéculatives ou des bulles spéculatives.

Ce qui est nouveau, cependant, c'est que tout le monde comprend cela. Il y a encore deux ans, les gens ne comprenaient pas l'économie, certaines choses leur semblaient bien étranges, mais on leur expliquait que c'était compliqué et qu'il s'agissait d'une rationalité supérieure. On ne peut plus leur dire ça aujourd'hui. Les gens se sont aperçus que la rationalité supérieure était en fait de l'irrationalité. Je crois qu'il faut bien comprendre cela : on a face à nous une opinion publique au sens large, des gens

à qui on ne pourra plus dire ce qu'on leur disait hier, et qui ont compris des choses qu'ils ne comprenaient pas précédemment.

I – LA NÉCESSITÉ D'UNE ALTERNATIVE HUMANISTE

Il y a vingt ans, un système avait mis l'Etat au centre de tout, un Etat qui résume à lui seul la société et, au fond, qui dévore la société, un Etat cannibale. Ce modèle, sous toutes ses formes et pas simplement le modèle soviétique, a fait faillite. Puis, aujourd'hui, les gens découvrent un autre modèle, qui a mis au centre l'argent ou la recherche du profit immédiat, et l'argent, exactement comme l'Etat dans l'autre système, résume à lui tout seul la société et dévore en quelque sorte la société. Ce système-là n'a peut-être pas encore fait totalement faillite puisqu'on est encore dedans (quoiqu'il existe encore des sociétés communistes...) mais il a d'ores et déjà fait faillite rationnellement, et moralement, dans l'esprit des gens. Si le système, disons, socialiste, après avoir mobilisé des millions de gens dans le monde, a fait faillite et que le système, disons, capitaliste est en train, au moins moralement, de faire faillite, où va-t-on ? Que fait-on ?

La seule réponse, me semble-t-il, est celle-ci : une société où l'on ne centralise ni l'Etat, ni l'argent, mais l'homme dans toutes ses dimensions (individuelle et collective) et où l'argent et l'Etat seraient au service de l'homme. Si l'on n'est pas capable de crédibiliser cette réponse, certains, comme après 1929, diront : « Si on remettait le sol au centre, la terre au centre, le sang au centre, la race au centre, la tribu au centre, le dieu des intégristes au centre, etc. ? ». Le véritable choix, ce n'est plus « on change ou on ne change pas », c'est « on change ou on invente une autre forme de barbarie avec ordinateurs ».

Il y a trente ou quarante ans, si on demandait à une assemblée composée d'opinions et de sensibilités diverses, s'il était *souhaitable* de changer la société ou se contenter de la rafistoler et de repeindre la façade, les réponses auraient été partagées. 60% des personnes auraient répondu que, dans l'ensemble, la société était bonne et qu'il fallait la garder, tout en la rafistolant quelque peu, alors que 40% auraient souhaité changer, imaginer une autre société. Si on avait ensuite posé la question de savoir s'il était *possible* d'inventer une autre société, la répartition aurait été *grosso modo* identique : les 60% qui étaient d'avis qu'elle était bien comme cela auraient répondu que, de toute façon, il était impossible d'en changer, alors que les 40% qui pensaient qu'il fallait la changer auraient affirmé que c'était en outre possible. Si l'on retente aujourd'hui la même expérience (comme je l'ai fait de très nombreuses fois devant des assemblées extrêmement diverses), si l'on demande s'il vaut mieux conserver la société telle qu'elle est, en la rafistolant quelque peu, personne ne lève la main. Mais si l'on pose la question de savoir s'il est possible d'imaginer

un modèle alternatif de société, personne ne lève la main non plus. Cette situation est tragique, car elle peut ouvrir la voie à toutes les acceptations de propositions, d'alternatives perverses, que ce soit l'intégrisme, le néo-populisme, ou que sais-je. D'où, en effet, non pas la possibilité, mais la nécessité absolue de proposer une alternative humaniste.

Ce qui est étrange, ce n'est pas tellement que les gens ne croient pas qu'on puisse imaginer autre chose, mais qu'il y ait des esprits qui les incitent à ne pas y croire en utilisant comme argument principal la mondialisation. La mondialisation est un concept totalement nouveau.

Croire que la mondialisation signifie que l'on changera de société partout en même temps, ou nulle part, c'est exactement comme prétendre, au dix-huitième siècle, que les Etats-Unis d'Amérique ne pouvaient pas faire une révolution qui a permis l'émergence du premier pays démocratique parce que tous les autres pays étaient des monarchies. Vous imaginez Washington qui aurait dit : « Attendez, c'est partout ensemble ou nulle part... » Il n'y aurait jamais eu les Etats-Unis.

En Belgique, la révolution libérale de 1830 est encore un meilleur exemple. A l'époque, la Sainte Alliance s'était constituée pour qu'il ne se passe rien. La France – dont Chateaubriand était le Ministre des Affaires étrangères, ce qui n'est pas ce qu'il a fait de mieux dans sa vie... – est même intervenue en Espagne parce qu'ils avaient osé tenter une petite révolution libérale. Toute la Sainte Alliance était organisée pour empêcher tout mouvement contraire à l'ordre réactionnaire. Cela a-t-il pour autant empêché la France et la Belgique, en 1830, d'entreprendre une révolution libérale, et ce faisant, de contribuer à ce que le monde devienne libéral ? Il faut bien que cela commence quelque part...

N'importe quel physicien ou chimiste vous le dira : il est absurde de croire que tout processus doit être un processus général et global. Dans ce cas, l'homme n'existerait pas, les mammifères n'existeraient pas... L'évolution est justement l'histoire d'un processus qui débute à un certain moment par la sélection, pour reprendre un terme darwinien, d'une bonne mutation génétique. Lorsqu'une mutation génétique apporte des changements positifs, elle se répand. Parce qu'il y avait quelques ours blancs et qu'il s'est avéré qu'il était très intéressant d'être blanc quand on est sur la banquise, tous les ours sur la banquise ont fini par être blancs. D'ailleurs, qu'est-ce qu'un progrès de civilisation ? Un progrès de civilisation, c'est l'histoire, depuis des millénaires, de la capacité qu'ont des femmes et des hommes, individuellement et collectivement, à penser, à imaginer, à construire, à réaliser des modèles de société différents. Sans cela, on en serait toujours au tribalisme, à l'esclavagisme, au féodalisme... Comment a pu émerger ce qui s'appelle, dans certains pays, la République, la démocratie, la Monarchie constitutionnelle ? Il a bien fallu que des gens commen-

cent à penser un changement de société, l'anticipent et le réalisent. Sans quoi rien n'aurait bougé.

Je ne comprends pas, par conséquent, comment on peut aujourd'hui évoquer cette idée absurde, impossible, de la fin de l'histoire. A ceux qui pensent que l'on aurait atteint une société tellement idéale, tellement sophistiquée, tellement mondialisée qu'elle est indépassable, je voudrais quand même rappeler que ceux qui ont poussé le plus loin cette mythologie de la fin de l'histoire, ce sont les communistes au pouvoir en Union Soviétique... L'histoire, justement, nous a appris à quel point le communisme était indépassable... Non seulement toute société est bien entendu dépassable, mais le progrès humain, c'est l'histoire du dépassement des modèles de société.

II – UN CENTRISME RÉVOLUTIONNAIRE

J'ai essayé de conceptualiser l'idée que je me fais de la solution humaniste et je me suis réclamé de ce que j'ai appelé un centrisme révolutionnaire. J'ai eu tort. Cela correspond très exactement à ce que je veux dire, mais ce n'est pas parce que cela correspond à ce que je veux dire que je ne dois pas prendre en compte la façon dont les gens le reçoivent. C'est cela aussi la politique. Cela correspond à ce que je veux dire parce qu'en effet, si nous refusons la centralité absolue de l'Etat, la centralité absolue de l'argent, le problème est bien le suivant : que place-t-on au centre ? Autour de quoi on organise ? Poser le problème du centre, c'est aussi quelque part un raisonnement centriste. C'est même un centrisme au meilleur sens du mot, ou alors cela n'a pas de sens.

Et pourquoi, révolutionnaire ? Parce que, justement, qu'est-ce qu'une révolution ? Au sens copernicien du terme, la révolution copernicienne correspond à l'idée selon laquelle, tout à coup, on s'aperçoit que ce n'est pas la terre qui est au centre du système, mais bien le soleil, et on en tire les conséquences. Cela ne veut pas dire qu'on dissout, qu'on nie, qu'on rompt le système, mais simplement qu'on le réorganise autour d'une autre centralité qui correspond plus à la réalité des mouvements que celle dont on avait héritée de Ptolémée ou d'Aristote. C'est vraiment ça une révolution.

Quand vous avez un système de gouvernance et que, au centre de ce système de gouvernance, il y a un roi héréditaire, et que vous remplacez celui-ci par le parlement élu, vous recomposez donc le système autour de cette nouvelle centralité qu'est le parlement élu. Cela ne veut pas dire qu'on dissout l'ensemble des systèmes de gouvernance, mais vous avez amené une révolution : la révolution démocratique. Lorsque vous ne dissolvez pas le système de propriété (comme les Soviétiques, qui

se retrouvent aujourd'hui avec des propriétés oligarchiques dignes du 19^{ème} siècle) mais lorsque, au centre de ces structures de propriété, vous remplacez les 50 000 aristocrates par des millions de bourgeois ou de paysans libres, vous avez mené une révolution : la révolution libérale. Lorsque, au centre du système de production économique, vous avez remplacé la rente foncière par la plus-value du capital, vous avez fait la révolution industrielle. Lorsqu'au centre de l'organisation de la chrétienté, vous avez remplacé le pape par l'assemblée des pasteurs, vous avez fait la révolution protestante. Lorsqu'en 1830, vous avez mis Bruxelles au centre de l'Etat, et plus une autre capitale espagnole, hollandaise, etc., vous avez fait la révolution nationale belge. Lorsqu'au centre de l'Algérie, on a mis Alger et non plus Paris, on a fait la révolution anticolonialiste. Lorsqu'au centre du système sociétal, là où il y avait le mâle – et le mâle tout seul –, on met le couple, on a fait la révolution féministe – ou, du moins, on l'a esquissée. Lorsqu'au centre du système de production culturelle, on a mis non plus le papier, mais l'écran, on a fait la révolution informatique... C'est en ce sens que mettre aujourd'hui l'homme au centre est une révolution : la révolution humaniste. Et c'est une révolution nécessaire.

Malheureusement, quand je dis centriste, on comprend « au milieu ». Je le dis très clairement : la vérité n'est jamais au milieu. Entre le résistant et le SS, la vérité n'est pas au milieu. Entre le stalinien et l'antistalinien, la vérité n'est pas au milieu. Entre celui qui stigmatisait les dérives du néolibéralisme et ceux qui récitaient la vulgate néolibérale, la vérité n'était pas au milieu. Elle n'est pas au milieu, mais elle n'est pas toujours au même endroit – ce qui est différent. Je ne veux pas dire que la vérité se trouve toujours forcément ici et là, en même temps. Il arrive surtout qu'elle soit ni ici ni là, qu'il faille l'imaginer, l'inventer. Cela implique un dépassement des clivages et des bipolarités. Si l'expression « centriste » peut faire penser, à tort, que la solution est un juste milieu, un entre-deux, alors cela signifie qu'elle n'est pas comprise et donc, mauvaise. Ce à quoi il faut tendre, c'est un ailleurs, un autrement, un dépassement à ré-imaginer, à reconstruire. C'est élaborer une véritable alternative à ce que les uns et les autres nous proposaient ou nous proposent aujourd'hui.

En ce qui concerne l'expression « révolutionnaire », je l'utilise dans le sens précis que j'ai essayé de vous l'expliquer, mais les gens l'entendent souvent comme « rupture ». Je ne crois pas à l'idée de rupture. Non pas que cela me dérange pour des raisons philosophiques ou morales, mais, simplement, l'expérience et la science montrent que l'évolution implique justement des recompositions, mais jamais une véritable rupture. La recomposition autour d'un centre consiste à recomposer tous les acquis. Elle ne rompt pas avec les acquis, mais elle les réorganise. Cela veut dire qu'elle mobilise les acquis du libéralisme, les acquis du socialisme, les acquis du christianisme social, les acquis du gaullisme s'il s'agit de la France, même certains acquis des monarchies, ou que sais-je... Ce sont ces acquis qu'il faut recomposer. J'ai tenté tout à l'heure d'expliquer ce qu'est une révolution comme recomposition

autour d'un nouveau centre, et en particulier d'une centralité de l'humain.

Il y a néanmoins un cas où je ne peux pas évoquer la centralité de l'humain : lorsqu'il s'agit de l'homme lui-même. C'est quoi la révolution humaine ? J'ai entendu hier à la radio que les scientifiques s'étaient accordés sur la cause de la disparition des diplodocus, en accréditant la thèse selon laquelle un énorme astre est tombé dans le Yucatan, causant l'extinction des dinosaures. La présentatrice ajoutait que cela avait néanmoins eu un bon côté puisque cela avait permis l'émergence des mammifères. Très bien, même si, naturellement, on ne comprend pas pourquoi, s'il y a eu une terrible catastrophe, cela n'a pas également causé l'extinction des mammifères. A vrai dire, je ne crois absolument pas à cette théorie, mais comme je suis un mec extrêmement gentil et docile, à partir du moment où on me dit qu'une théorie officielle, je la fais mienne. Toutefois, si j'écoute bien cette théorie, il y avait toutes sortes de dinosaures qui volaient, qui nageaient... Puis, tout à coup, ils ont disparu et sont apparus ce qu'on a appelé les mammifères. Dites-moi... Est-ce que les dinosaures, comme les mammifères, n'avaient pas une colonne vertébrale, avec des côtes de chaque côté de la colonne vertébrale ? N'avaient-ils pas des yeux, un nez et une bouche ? N'avaient-ils pas une queue, non pas au-dessus de la tête, mais là où tous les animaux ont des queues ? Quelle différence y a-t-il entre la structure d'un dinosaure et la structure d'un cheval ? N'avaient-ils pas quatre membres ? La structure est exactement la même... Je veux bien qu'il y ait une rupture catastrophique, mais c'est étrange qu'il y ait une rupture qui fait qu'on passe d'une espèce structurée d'une certaine façon, à une espèce qui est structurée de la même façon.

La vérité, c'est que l'évolution du vivant n'a été possible que parce que, à partir du moment où, à travers des millions et des millions d'années et des milliards de tâtonnements, on a trouvé la structure la plus adéquate. Évidemment, on ne modifie pas tout, puisque l'on a mis des millions d'années à trouver la structure la plus adéquate. En revanche, on la corrige, on l'améliore. Et quel est le plus extraordinaire produit de cette mutation qui, toutefois, ne rompt avec aucun acquis ? C'est nous-mêmes ! Notre génome est à 98,9 ou 99 % identique à celui du chimpanzé. Notre intestin se trouve au même endroit, notre foie également... Si vous avez une lecture un peu simpliste du darwinisme, à partir du moment où la sélection conserve la mutation génétique la plus adéquate à un changement d'environnement, elle persiste. S'il y a par exemple une désertification et qu'il n'y a plus d'herbe, mais uniquement des arbres assez hauts, des espèces de zèbre vont subir des mutations et leur cou va grandir, et, finalement, vous avez la girafe. Vous remarquerez la simplification de mon propos...

Avant Darwin, Lamarck avait développé l'idée selon laquelle la girafe était un zèbre dont le cou avait crû, à force de vouloir prendre des feuilles sur les arbres. Au contraire, pour Darwin, il s'agit du résultat de la sélection d'une mutation géné-

tique parmi de multiples autres. Mais toutes les mutations n'étaient pas possibles. Imaginez qu'à un moment, un être avec des yeux derrière la tête soit apparu, ce qui est particulièrement intéressant pour voir ses ennemis quand ils vous attaquent par derrière... Pourquoi n'a-t-il pas été sélectionné ? Ou bien une queue sur la tête qui vous permette de nettoyer vos lunettes... Tout simplement parce que n'est sélectionné que ce qui rentre dans la structure, ce qui n'est pas le cas des yeux derrière la tête. En revanche, tout ce qui, rentrant dans la structure, l'améliore, est sélectionné.

Pour ce qui est de l'être humain, un changement à la plante des pieds et au socle de la colonne vertébrale a permis peu à peu, grâce à la sélection de millions de millions de mutations génétiques, de marcher debout. En effet, l'homme s'est retrouvé tout à coup dans une savane. Il fallait qu'il voit les prédateurs, qu'il voit où il pouvait trouver sa nourriture, etc. Il avait intérêt à se soulever. Tout ce qui lui a permis de se soulever et de marcher a donc été sélectionné. Dans le même temps, comme il n'était plus à quatre pattes, sa tête pouvait grossir parce qu'elle ne l'emmenait plus vers le bas. La tête s'étant mis à grossir, le cerveau a pu en faire autant. Cette suite de mutation va provoquer cette révolution la plus extraordinaire, la plus inouïe de toutes les révolutions : l'avènement de l'homme. Avec cette recomposition de centralité dont je vous parlais, qui est très nette : la vue va remplacer l'odorat comme élément de repère. C'est ainsi que vont se développer l'écriture, la peinture... Vous voyez donc en quoi une recomposition, qui est non pas une rupture mais au contraire l'utilisation de tous les acquis pour recomposer autour d'une autre centralité, est une révolution. Toutefois, si le terme « révolution » n'est pas compris comme cela, mais bien comme une rupture, une autre expression devra être trouvée.

III – LA SOCIÉTÉ DÉSHUMANISÉE

Nous devons donc mettre l'humain au centre. On peut me dire que ce ne sont que des mots. L'intérêt de faire une campagne électorale, surtout dans une région très vaste, c'est de percevoir dans la réalité ce que veut dire une société qui recomposerait autour de l'humain au centre, ou une société qui ne le ferait pas. Pendant des millénaires, depuis les Mésopotamiens, en passant par les Grecs, par les Romains, on a construit des villes à échelle humaine, des villes où il y avait le lieu du culte, le lieu de la spiritualité, le lieu de la religion, le lieu de l'agora, le lieu de la discussion, le lieu de la culture, le lieu de l'échange commercial... Il y a un an, je suis allé dans cet énorme quartier de Strasbourg qui s'appelle Neudorf. Qu'y découvre-t-on ? Rien, absolument rien, n'est fait en fonction d'une prise en compte de la dimension humaine... Rien. Il n'y a pas de lieu pour la spiritualité. Il n'y a pas de lieu pour l'échange. Il n'y a pas de lieu pour la rencontre. Il n'y a rien... Il n'y a que des cubes, sur d'autres cubes, où on entasse des gens dans des conditions épouvantables, dont

les fenêtres donnent sur des choses épouvantables, et qui vivent de façon épouvantable. Voilà un exemple concret de processus qui ne prend pas en compte l'humain.

Il y a quelque temps, en France, on a créé une commission, dans le but de savoir quelles étaient les sociétés où on pratiquait une forme de harcèlement social. Monsieur Darcos a eu la bonne idée de mettre sur Internet la liste des sociétés qui avaient été le plus mal notées. Au bout de 48h, cela avait été enlevé. Parmi ces sociétés, il y avait la société « Picard surgelés »... Dans ma jeunesse, on aurait dit, sous l'influence de la culture marxiste, qu'il y avait exploitation de l'homme par l'homme. Aujourd'hui, il n'y a plus d'exploitation de l'homme par l'homme, en particulier chez « Picard surgelés » ! Ce n'est pas du tout qu'il n'y ait plus d'exploitation, c'est parce qu'il n'y a plus d'hommes. « Picard Surgelés » a, en effet, été acheté par un fonds spéculatif. Du coup, des gens sont harcelés, mais ils ne savent pas par qui, tandis que ceux qui possèdent « Picard Surgelés », ils ne savent pas qui ils harcèlent. C'est un monde dont l'humain disparu. Croyez-vous que le retraité du Wisconsin sait qu'il traite mal (et que d'ailleurs c'est pour cela qu'il gagne peut-être un peu plus de pension) les salariés de « Picard Surgelés » ? Prendre en compte la dimension humaine, aller à l'encontre de cet anonymat total, ne serait-ce pas là une nécessité ?

Lorsque je faisais la campagne électorale un jour, vers minuit, nous devions prendre de l'essence, mais, surtout, nous n'avions pas mangé et nous ne trouvions pas de restaurant. Nous nous arrêtons dans une station d'essence. Naturellement, c'est une distribution automatique d'essence. Nous prenons de l'essence et puis, tout à coup, je vois une sorte de mur coloré, clignotant, avec des lumières... Je m'approche et c'était un rideau de distributeurs automatiques: il y avait un distributeur automatique de frites – je ne vous dis pas les frites... Il y avait un distributeur de pizzas. Il y avait un distributeur de macaronis à la carbonara. Il y avait un distributeur de préservatifs. Il y avait un distributeur de vidéos porno. Il y avait un truc pour laver le linge – du coup, de temps en temps vous vous trompez, vous croyez bouffer des frites et, en réalité, vous recevez de la lessive sur votre chemise... A la fin, il y avait un distributeur de blanquette de veau à l'ancienne... J'ai eu tout à coup une vision de cauchemar absolu : un monde où vous n'avez plus le pizzaiolo qui vous fait les spaghettis à la carbonara, un monde où vous n'avez plus Roger la frite qui coupe et puis qui vous dit : « C'est plus cher parce que c'est coupé au couteau ». Vous n'avez même plus ça, le petit truc qu'on vous mitonne, ce plat du terroir qu'est la blanquette de veau... Vous ne l'avez plus parce que cela coûte ! On a tout fait disparaître, c'est horrible ! Et l'homme ? Et l'altérité ? Qu'est-ce que cela peut être, une société où il n'y a plus d'autre, où il n'y a plus d'altérité, où on est face à la machine et donc face à soi-même ? Ce sont quelques exemples...

Si nous ne voulons pas de cette société déshumanisée, nous devons, concrètement, construire un modèle de société qui recompose autour de l'homme dans

toutes ses dimensions et qui intègre tous les acquis. J'ai dit « dans toutes ses dimensions », c'est-à-dire tant comme individu que comme membre du collectif. Va-t-on longtemps continuer à cliver sur le thème de l'individuel et du collectif, comme si n'importe qui ne comprenait pas que, évidemment, une société vivable est celle qui permet l'épanouissement total de l'individu, tout en permettant de prendre en compte absolument tout le collectif ? En quoi peut-on continuer à jouer à la guerre de la contradiction entre l'individuel et le collectif ? Va-t-on continuer à faire croire qu'on doit choisir entre prévention et sanction, alors que tout le monde sait bien qu'il faut aller jusqu'au bout de la prévention, mais que si cela échoue, la dimension de la sanction est incontournable ? Va-t-on continuer à opposer liberté et sécurité, alors que tout le monde voit bien que, pour les plus pauvres, la sécurité c'est leur liberté, mais qu'en même temps une sécurité absolue qui n'intègre pas la liberté est une sécurité fautive et fragile ? Est-ce que la démarche qui doit être la vôtre, et qui est la mienne, ne doit pas aussi (et c'est cela le dépassement que, quand j'étais jeune, on aurait qualifié de dialectique) arrêter avec cette fautive bipolarité ?

CONCLUSION

Je crois qu'il y a des moments importants dans l'histoire. La révolution de 1830 en est un, comme la libération de nos territoires en 1944-1945. On en retient la fin de l'occupation allemande, mais on oublie complètement qu'elle était aussi une forme de révolution au sens où je l'entends : la société mise en place en 1944-1945 en Europe n'avait plus rien à voir avec la société ayant fait faillite en 1929-1930. C'est un autre modèle de société qu'on a imaginé, et les 30 années que cette forme de révolution a permis, on appelle ça les Trente Glorieuses. Tout le monde appelle cette période les Trente Glorieuses, même les adversaires de ce modèle social appellent ça les Trente Glorieuses... N'est-ce pas la reconnaissance incroyable d'un succès ? Pendant 30 ans, il n'y a pas eu de crise systémique... Simplement, que s'est-il passé ? On croyait que tout le monde, au fond, par sagesse, compte tenu de la crise, compte tenu de la guerre, avait compris qu'il fallait que l'on imagine quelque chose d'autre : l'économie sociale de marché... Ce qu'on a découvert, c'est que, pour certains, ce n'était qu'une ruse, un faux nez et une fautive barbe, parce qu'ils avaient peur du communisme. Dès qu'ils n'ont plus eu peur du communisme, une fois que celui-ci s'est effondré, ils ont arraché le faux nez et la fautive barbe. Du coup, on a recommencé comme en 1929. Avec les mêmes conséquences...

Néanmoins, si, après la Seconde guerre mondiale, on a pu construire cette société, qui non seulement a donné les Trente Glorieuses, mais qui a également fait en sorte que, aujourd'hui, on a peut-être moins souffert de la crise en Belgique, en France et dans d'autres pays européens qu'ailleurs, c'est qu'un certain nombre de forces, de sensibilités d'origines différentes ont pu se fédérer. Cela ne veut pas dire

que, ensuite, ils se sont fondu dans la masse, qu'il n'y a pas eu confrontation des idées politiques des uns et des autres... Cela veut dire qu'on peut s'affronter durement en politique, électoralement et dans des débats, mais qu'on peut aussi, quand on est devant une situation extrême – hier, c'était l'occupation, aujourd'hui il s'agit d'éviter la barbarie – on peut, malgré nos différences, en parler ensemble pour peu qu'on soit d'accord sur la nécessité d'inventer quelque chose de neuf.

Si vous n'êtes pas d'accord, si vous pensez que la société est parfaite comme elle est, vous n'avez pas cette place dans le débat. Si vous pensez qu'il faut revenir à une société où on met la race, le sang, ou le dieu des intégristes au centre, vous n'avez pas la place dans ce débat. Mais si vous pensez (et la majorité le pense) qu'au fond, il est temps d'imaginer une alternative autour de l'humain, dans toutes ses dimensions, on peut peut-être en parler ensemble. Cela ne nous empêchera pas demain de vous rendre dans votre parti ou votre syndicat. On peut en parler ensemble, essayer d'élaborer et de construire ensemble. C'est pourquoi, personnellement, j'ai créé cette association, qui s'appelle Crréa, qui est un espace ouvert permettant à un certain nombre de gens qui portent cette aspiration et qui ont envie de répondre à l'aspiration énorme du public de réfléchir (quitte à mettre leurs désaccords dans la balance), de se demander « On fait quoi ? On construit quoi ? On imagine quelle alternative ? ».

Je le répète, soit on est capable de formaliser et de construire une société alternative humaniste, soit le vrai risque, c'est la barbarie avec l'ordinateur.

octobre 2010

